

Les FEMMES du POITOU sous L'OCCUPATION

Cette conférence est dédiée à Léone Jamain¹, qui m'avait reçue chez elle et que j'avais rencontrée avec Renée². J'avais conservé un souvenir poignant de cette rencontre et en même temps un souvenir plein d'espoir.

Je vais vous parler « *des femmes du Poitou sous l'Occupation* ». Pas seulement des femmes dans la Résistance, mais de l'action et de la vie des femmes.

En effet si ce sujet m'a intéressé, c'est tout simplement que dans la Vienne, comme d'ailleurs dans beaucoup d'autres départements, il n'y a pratiquement aucun livre faisant référence aux femmes à cette époque. Quand il y a un livre sur la guerre ou sur la Résistance, c'est sur les hommes dans la guerre, les hommes dans la Résistance et généralement il y a, simplement, trois, quatre lignes sur les femmes, parfois deux, trois pages. Or les femmes ont eu un rôle extrêmement important pendant la guerre.

Tout d'abord je ne vais pas pouvoir parler de tout ce qui concerne les femmes, alors j'ai choisi d'évoquer seulement quelques thèmes ce soir.

Je vais donc, d'emblée, évoquer l'arrivée des Allemands et l'installation de la Vienne dans la guerre. Rappelons la chronologie des événements.

¹ Léone Jamain, née Baugé, employée à la Manufacture d'Armes de Châtellerauld, résistante, membre de l'OSFTP, arrêtée le 17 février 1943 puis déportée à Ravensbrück le 17 avril, décédée le 27 septembre 2002.

² Renée Moreau, employée à la MAC, résistante, OSFTP, arrêtée puis déportée à Ravensbrück le 17 avril 1943.

Une vie bouleversée dès la mobilisation

La mobilisation est décrétée le premier septembre 1939. La plupart des femmes que j'ai interrogées, car il s'agit avant tout de leurs témoignages, se rappellent avoir entendu le tocsin sonner vers seize heures. Certaines se rappellent avoir été prises de panique, beaucoup sont sorties dans la rue. Une d'entre elles, qui habitait Naintré, m'a dit : *« je suis sortie et j'ai discuté avec les gens dans la rue. Cela faisait à peu près trois semaines que j'habitais Naintré et je ne connaissais personne. D'un seul coup il y a eu une chaîne d'amitié qui s'est formée »*. Certaines se sont mises à pleurer, d'autres enfin se sont mises à prier. On constate donc des réactions très diverses.

Du jour au lendemain c'est la vie, non seulement des femmes, mais de toute la société qui est bouleversée. Des comices agricoles sont annulés, des fêtes privées sont annulées ou repoussées. C'est le cas des mariages. Une jeune femme de l'époque, âgée maintenant, m'a dit qu'elle devait se marier. Son futur époux est parti et elle ne s'est jamais mariée, car il n'est jamais revenu. Beaucoup de femmes sont dans ce cas. Donc, des mariages annulés, des foires annulées, des pèlerinages diocésains, qui ont lieu normalement à cette époque à Lourdes, sont également annulés. Et toute une chape de plomb tombe sur la région.

Le 3 septembre 1939 la France déclare la guerre à l'Allemagne. Huit mois de drôle de guerre, six semaines de combats. C'est ainsi qu'une femme m'a résumé les événements.

Pendant huit mois, est-ce qu'il ne se passe rien ? Non, pas pour les femmes. Peut-être pour les hommes, c'est plus calme sur le front, il faut attendre. Mais pour les femmes il ne s'agit pas de chômer. En effet leur vie est bouleversée. Un certain nombre de femmes doit notamment trouver du travail. Ce

n'est pas du tout évident de faire bouillir la marmite. Donc certaines femmes vont être obligées de chercher un emploi. C'est le cas, par exemple, d'une femme de médecin, habitant à Poitiers. Elle n'a jamais passé un balai de sa vie, elle n'a jamais travaillé et du jour au lendemain elle va faire des ménages. Elle n'a jamais travaillé, contrairement à celles qui travaillent, par exemple, dans les fermes et qui peuvent reprendre l'exploitation de leur mari, et bien, elle en aucun cas ne peut reprendre la clientèle de son mari. Du jour au lendemain, elle doit donc trouver un emploi. Elle va faire d'abord des ménages, ensuite elle va travailler pendant pratiquement toute la guerre dans une laiterie. Quand elle rencontre des amies, certaines lui disent : « *quand même, vous auriez pu trouver mieux* ». Oui elle aurait pu trouver mieux, mais quand elle a eu besoin, personne n'est venu l'aider. Donc, changement dans la vie professionnelle des femmes.

Il y a aussi le changement qui est constitué par le déchirement du départ. Déchirement, parce que le mari, il a fallu le voir partir, il faut lui faire le balluchon. J'ai demandé aux femmes ce qu'elles avaient mis dans le balluchon de leur mari. Certaines m'ont dit des lainages. Pourquoi des lainages ? Parce qu'il y avait encore le souvenir de la guerre de 14-18, de ces tranchées, de ce froid. Et ce souvenir avait été véhiculé, notamment, par les pères qui étaient revenus. Et du coup, les femmes ont tendance à s'imaginer que ça allait être pareil, qu'il allait y avoir encore des tranchées, que ça allait durer. Donc des lainages, des sous-vêtements, bien entendu. Et puis, tout simplement, une photo. Il y a toutes ces photos officielles, en fait ces photos prises toutes sur le même modèle avec les femmes et les enfants en habit du dimanche, photos que le mari soldat va amener au front. Et puis on a tendance à dire. Une photo c'est facile à dire, à faire, oui, mais à l'époque c'était plus difficile et c'était aussi payant. Certaines femmes,

tout simplement n'ont pas les moyens de donner une photo à leur mari. Beaucoup d'hommes vont simplement partir avec une simple mèche de cheveux dans leur portefeuille. Déchirement du départ.

Le jour du départ, les hommes fanfaronnent, m'ont dit certaines femmes. Les hommes veulent montrer leur courage, certains sont courageux tout simplement. Et beaucoup chantent, ils chantent une chanson dont certaines se souviennent sûrement : c'est « *Sur la ligne Siegfried* » de Ray Ventura et puis les femmes les accompagnent. Certaines les accompagnent jusqu'au quai de la gare, d'autres à des cités comme la cité Dalesme, d'autres encore au terminus du car. Et puis d'autres encore restent à la maison. C'est le cas de Mme Liège. Elle ne peut accompagner son mari, ce jour-là, elle est en train de mettre au monde son quatrième enfant. Et puis il y a aussi celles dont le mari préfère qu'elles restent à la maison. En effet ils ne veulent pas eux-mêmes se donner en spectacle, comme a dit l'un d'entre eux : « *j'avais peur de craquer. Donc j'ai préféré que ma femme reste chez elle. Les adieux... ça été à la maison. Il ne fallait pas, non plus se montrer trop faible devant ses camarades* ». Donc, voilà le déchirement du départ. Certaines vont revoir encore une fois leur mari, simplement parce qu'il va défiler avant de monter dans le train.

Et puis, pour beaucoup il faudra attendre. Attendre trois mois, quatre mois, six mois, parfois à jamais. Les femmes aussi, ont le cœur serré, pas seulement parce qu'elles voient leur mari, ou leur frère partir, mais parce qu'elles ont conscience que désormais tout va reposer sur elles. La marche de la ferme, la marche de l'entreprise, la continuité de la vie, l'éducation des enfants... Et pour les femmes, il faut se replacer dans le contexte, y compris l'éducation des enfants, c'est quelque chose de nouveau. Jusqu'à présent, c'est le père qui avait l'autorité, et ça va beaucoup changer. On a beaucoup dit que

la guerre 14-18 avait changé les mentalités. En fait, quand on étudie la guerre 14-18 avec un oeil un peu critique, on s'aperçoit que les mentalités ont peu changé, que les femmes ont repris leur place au foyer et que l'homme a repris aussi la sienne. Au contraire, c'est la guerre 39-45 qui va faire évoluer les choses et qui va amener, plus tard, l'essor du féminisme. L'attente s'installe. Elle n'est pas du tout inactive, pour les femmes, tout simplement parce qu'il faut ouvrir sa maison aux réfugiés.

L'accueil des réfugiés

Dès septembre 1939, les Mosellans arrivent, et ils n'arrivent pas seuls, ils arrivent par villages entiers. Un plan d'évacuation a été fait par le gouvernement et chaque village de Moselle a un village d'accueil dans la Vienne ou dans les Deux Sèvres. Par exemple : Thuré va recevoir les habitants de Rettel, Ingrandes va recevoir les habitants de Waldwisse. Puis, il y a des villages un peu plus grands comme Creutzwald-la-Croix qui va avoir sa population scindée en trois : des habitants à Saint Savin, d'autres à Angles sur l'Anglin et d'autres encore à Bethines. J'ai demandé aux femmes comment elles avaient accueilli les réfugiés. Et beaucoup m'ont dit : *« en fait on ne s'est pas posé de questions, c'était du devoir, on devait les accueillir »* Certaines m'ont dit aussi : *« on avait pitié de ces gens qui perdaient tout, qui avaient été obligés d'abandonner leur maison, leurs affaires. Donc, c'est pareil, on les a reçus »*. Il y a eu très peu de refus. J'ai quand même trouvé une femme qui a refusé d'ouvrir sa maison à une famille de Mosellans et le maire a dû prendre un arrêté de réquisition, pour que cette femme accepte d'accueillir des réfugiés. Donc, dans l'ensemble, les poitevines ouvrent leur maison, c'est tout du moins ce qu'elles me disaient. Alors, comme tous les historiens, je suis un peu méfiante, j'ai

demandé à des mosellans. Je suis allée en voir, je leur ai téléphoné et demandé comment ils avaient été reçus, et tous m'ont confirmé ce que m'avaient dit les poitevines. Tous m'ont dit : *« nous avons été très très bien reçus, un peu comme chez nous. Il y avait seulement une certaine méfiance »*, m'ont dit certains, c'était d'ailleurs le même chose pour les Alsaciens *« c'est une méfiance vis-à-vis de la langue »*. En effet ces réfugiés parlaient des langues d'origine germanique, très souvent. De ce fait, il y avait très vite assimilation entre réfugiés et Allemands, donc entre réfugiés et espions. Une femme m'a dit : *« quand on recevait des nouvelles du front, de mon fils, plutôt que de lire le courrier devant les réfugiés qu'on avait chez nous et qui étaient adorables, on prenait la lettre et on se réunissait dans la grange, on fermait tout, derrière les mottes de paille et on lisait le courrier. On lisait où étaient les soldats, où était la ligne de front, comment ça allait évoluer, etc »*. Donc il y avait quand même une certaine méfiance vis-à-vis de la population.

Puis, à partir du 10 mai 1940, c'est l'offensive allemande. Alors là ce sont des hordes, des dizaines, des centaines de réfugiés qui arrivent en Poitou, en Bretagne, en Vendée, dans tout l'Ouest, dans la Vienne. Et là, très vite c'est la saturation, parce que les Poitevines ont tout donné. Elles ont donné des matelas, elles ont donné les maisons qu'ils venaient de construire, elles ont réparé de vieilles maisons. Et d'un seul coup, il n'y a plus de place. Certains maires vont envoyer des télégrammes aux préfets, télégrammes que j'ai retrouvés, qui disent des choses assez terribles. *« Surtout ne m'envoyez pas de réfugiés, je n'ai plus de place »*. D'autres disent : *« ne m'envoyez plus de réfugiés, ou si vous le faites, envoyez-moi des pâtes, envoyez-moi des sardines, de la farine. On n'a plus rien »*. C'était en juin 1940, et c'était un vent de panique pour accueillir les réfugiés.

Existent aussi d'autres situations terribles. Des parents de réfugiés qui vont perdre leur enfant, égarer leur enfant. C'est le cas, par exemple à Coulonges sur l'Autize, dans les Deux Sèvres. La population va accueillir un petit enfant, qui va être élevé, qui va faire sa vie à Coulonges sur l'Autize. Il a peut-être des parents. Il avait seulement 18 mois lorsqu'il est arrivé à Coulonges sur l'Autize, sans parents. Personne n'a su qui il était et il ne sait toujours pas d'où il sort. On a fait des recherches après la guerre, passé des annonces dans tous les journaux et dans toutes les régions : du Nord, de l'Est, de la région parisienne. Personne ne l'a réclamé. D'où sortait-il ? Est-ce que ses parents avaient été tués ? Un film, « *Jeux interdits* », reflète bien la réalité de cette époque.

On voit aussi d'autres situations terribles qui se passent dans les gares de Poitiers et de Châtellerauld, qui concernent des personnes âgées. En mai, juin 1940 il faisait très chaud, et il s'est passé des choses horribles, un manque de solidarité de la part de certaines personnes. Les gens fuyaient la région parisienne, le nord de la France et se dirigeaient vers le Sud Ouest dans des trains surchauffés. Les trains s'arrêtaient en gare, et on leur vendait de l'eau. On allait chercher l'eau au puits, l'eau de la rivière, et on leur vendait. Ceux qui n'avaient pas d'argent pour s'acheter un verre d'eau, ne pouvaient boire. Arrivés en gare de Châtellerauld ou de Poitiers, des personnes âgées étaient mortes. Mortes de soif, mortes d'épuisement, de faim. Mais assurément parce que la solidarité n'avait pas fonctionné. Pourtant des poitevines vont se mobiliser. Elles se mobilisent dans les comités d'accueil qui vont être installés dans les gares, qui vont être installés dans les villages, et qui vont accueillir ces personnes, vont les orienter, leur donner les premiers soins, leur donner le premier ravitaillement. La Croix Rouge aussi va beaucoup se mobiliser.

C'était quelque chose de terrible, ce départ. A côté de ça il y a de gens qui m'ont raconté des faits assez comiques. Une

certaine Germaine habitait avec son mari à Paris, dans le même appartement que ses beaux parents, elle était enceinte de six ou sept mois. Son mari venait de partir et elle a pensé à la durée de la guerre 14-18. « *Je me suis vu rester pendant trois ou quatre ans chez ma belle-mère. Quand j'ai vu ça, j'ai fait mes malles et je suis partie* ». Et pourtant il n'était pas évident de voyager dans ces conditions-là. Elle a vécu un voyage affreux, elle atterri à Jaunay Clan, elle a eu son bébé, bébé qui maintenant a plus de soixante ans. Voilà des choses comiques dans des situations souvent tragiques.

Des femmes qui travaillent

Les femmes se mettent à travailler. Là encore la solidarité n'est pas évidente. C'est le cas par exemple dans des fermes. Une femme qui a repris la ferme de son mari, élevait des animaux pour la boucherie. Quand le maquignon venait chaque mois et regardait les bêtes, toujours, systématiquement, il trouvait des défauts à ses bêtes. Celui-ci est trop maigre, la patte de celle-là n'était pas bien. Un jour, au bout de cinq à six mois, un voisin est passé, un vieux monsieur, il m'a dit : « *ma petite, vous vous faites avoir. Vous ne vous rendez pas compte, il profite de vous. Vos bêtes sont très bien. Désormais, je serai avec vous, à vos côtés, quand le maquignon passera* ». Effectivement, la fois suivante, lorsque le maquignon est passé, il était là. C'est lui qui s'est occupé de la vente et d'un seul coup le prix des bêtes a pratiquement été multiplié par deux. Donc vous voyez qu'il fallait toujours faire attention. Et puis ce n'est pas facile. On dit toujours travailler la terre. Oui mais, il faut encore posséder des savoir-faire. Les hommes exerçaient certaines activités dans ce domaine-là. Par exemple atteler les bêtes. Une femme devait atteler un bœuf de labour. Celui-ci s'est énervé, lui a donné un coup de corne qui l'a projetée dans une mare et elle a péri,

noyée dans la mare. Une autre femme devait attacher un rouleau en fonte derrière un cheval. Elle n'avait pas l'habitude effectuer ça et a voulu le faire toute seule, n'ayant personne pour l'aider. Le rouleau de fonte s'est déplacé parce que le cheval a avancé et elle a eu le bras cassé. On a tendance à dire que reprendre une ferme ce n'était pas si dur que ça, mais pleins de détails montrent que ce n'était pas évident.

Reprendre une entreprise ce n'était pas évident non plus. Pas parce qu'une femme ne peut pas diriger une entreprise, une femme est tout à fait capable de cela. Mais parce qu'il fallait tenir compte des ouvriers. Faire diriger une entreprise, à l'époque, par une femme ce n'était pas entré dans les moeurs. Une dame que j'ai interrogée m'a dit : *« j'ai senti que ça n'allait pas être du gâteau. Alors, au lieu de m'installer dans le bureau de mon mari, j'ai pris une pièce à côté, qui servait de débarras et j'ai installé mon bureau là-dedans. J'ai dit au personnel. Voilà je ne prends pas la place de mon mari, je suis là en intérim. »* Et du coup ça s'est très bien passé.

Dans une autre entreprise c'était différent. Les hommes étaient absents. *« Alors, comment faire ? Plutôt que d'embaucher des hommes et avoir du mal à les diriger, eh bien, je vais embaucher les femmes de certains soldats qui sont partis au front »*. Pendant la guerre elle a donc fonctionné comme ça et son entreprise a très bien marché. Voilà encore un ensemble de petites choses qui bouleversent la vie des femmes.

Puis, la défaite arrive et avec elle arrivent les Allemands.

Face à l'occupation

La terreur de la première rencontre

Pour rester le plus proche possible de la réalité, j'ai interrogé des femmes pour savoir comment elles avaient perçu l'arrivée

des allemands. C'est assez surprenant. Toutes m'ont livré le même témoignage. Toutes m'ont dit : « *la première personne qu'elles ont vue, c'était un allemand en moto, ou en side-car* ». Pas en camion, pas à pied, pas à cheval, mais en moto. Donc, cette impression a été pour beaucoup terrorisante. Une femme, Marie Thérèse, était partie chercher du pain et elle a aperçu les allemands près du pont Henri IV. Dès qu'elle les a vus, tout de suite elle a laissé tomber son idée d'aller chercher le pain et est rentrée chez elle. Une autre femme les a vu passer sur la route nationale 10. Elle a été prise de panique. Elle est restée un moment sans bouger. Pour d'autres, la rencontre a été plus terrible. C'est le cas d'une femme de Poitiers qui habitait route de Gençaiy, et qui avait des enfants chez elle. Là, sous la poussée d'un seul coup de pied, sa porte s'est ouverte et les allemands sont entrés, trois ou quatre allemands Ils se sont assis autour de la table. Elle a compris qu'ils voulaient manger, qu'il fallait leur préparer à manger. Ils lui ont dit non. Ils l'ont poussée dans l'escalier. Elle est restée assise dans son escalier. Ils ont sorti leur déjeuner, du pain... Ils ont mangé, ils ont laissé la vaisselle et ils sont partis. Elle était en robe de chambre, c'était relativement tôt lorsqu'ils sont arrivés, elle est restée là, figée, assise jusqu'au retour de son mari.

D'autres femmes ont vécu des rencontres de ce type, peut-être un peu plus tardivement, mais tout aussi terrorisantes. C'est le cas d'une femme qui habitait du côté d'Anché. Elle habitait une ferme avec deux vieux messieurs comme voisins. Elle a vu des Allemands débarquer en moto. Ils se sont mis à vociférer, à hurler et l'ont traînée vers le puits. Elle avait une petite fille de quatre ans avec elle, qu'ils ont traîné aussi vers le puits. La première chose qu'elle a pensé c'est « *Ils vont me tuer et ma fille aussi* ». Comme elle n'avait pas l'air de comprendre ce qu'ils voulaient, ils sont entrés dans la maison, ils ont commencé à tout fouiller et ils sont ressortis, toujours

en hurlant. Le vieux monsieur qui habitait à côté, et qui avait quelques rudiments d'allemand, probablement datant de la guerre 14-18, a fini par ouvrir ses volets et lui dire : « *ils veulent un seau, ils ont soif* ». Elle a donc donné le seau, ils ont bu, ils sont partis. Mais ça a été une terreur épouvantable.

Vivre avec la ligne de démarcation

Pour les femmes, l'Occupation commence. L'Occupation c'est vivre avec la terreur de la première rencontre, mais aussi vivre avec la ligne de démarcation. Cette ligne coupe la Vienne en deux, tout du moins jusqu'au 11 novembre 1942 et sépare tout l'ouest de la Vienne, entraînant des difficultés. Peut-être les plus âgés d'entre vous se rappellent que pour traverser cette ligne il faut un laissez-passer et il n'est pas toujours facile d'en obtenir un. Par exemple, je vous cite le cas d'une femme qui s'est mariée dans l'été 1942. Elle avait, bien entendu invité ses futurs beaux parents, qui habitaient du côté de Limoges et qui ont demandé un laissez passer pour venir au mariage. Ils l'ont obtenu, mais huit jours après les noces. Donc, c'était en même temps une chape de plomb cette ligne de démarcation, terrible aussi pour les frontaliers. Une femme avait une gamine très turbulente, elle habitait dans les champs et sa gamine avait tendance à se sauver. Un jour sa mère la poursuivait et elle ne s'est pas rendu compte qu'elle avait franchi la ligne de démarcation. Elle s'est fait ramasser par les Allemands et a passé une nuit à La Pierre Levée. Il faut imaginer l'angoisse de la maman d'être à La Pierre Levée, mais l'angoisse aussi parce que sa petite fille errait toujours dans les champs. Donc des choses vraiment terribles.

C'est le cas aussi de Mme Courtois qui s'est mariée à cette époque-là. La veille de son mariage elle a passé la ligne de démarcation. C'était une femme qui faisait de la Résistance et qui attendait un parachutage du côté de Sillars et dont les

Allemands se méfiaient. Au moment où elle a franchi la ligne de démarcation, elle s'est fait arrêter et a passé une nuit à la Pierre Levée. Heureusement ils n'ont rien trouvé sur elle et elle a pu se marier le lendemain. Mais tout ça a été très très dur. Donc difficulté de vivre avec la ligne de démarcation, difficulté aussi de supporter le couvre feu et les horaires variables en fonction de l'été et de l'hiver. Difficultés aussi de subir les mesures de défense passive, avec les rideaux bleus ou les rideaux noirs qu'il fallait mettre aux fenêtres. Difficulté de circuler à bicyclette lumière éteinte, ce qui peut entraîner parfois des catastrophes, et aussi des morts.

La peur du quotidien

J'ai interrogé aussi des femmes de Bretagne, notamment des femmes de Brest. Certaines m'ont dit qu'à Brest, c'est un port, il a des formes de radoub où l'on répare des bateaux. Il est arrivé à des hommes, comme d'ailleurs à des femmes, surtout lorsqu'ils circulaient à bicyclette, de tomber dans ses formes de radoub. A l'époque personne pratiquement ne savait nager et ils se noyaient. Quand les radoub étaient à sec, les cyclistes s'écrasaient dans le fond. Ce sont des choses extrêmement difficiles. C'est aussi la peur du quotidien, la peur de circuler. Odette était infirmière de nuit pendant l'Occupation et devait franchir le Clain pour se rendre à l'Hôpital. Elle m'a dit que tous les soirs, elle avait beau y être habituée, lorsqu'elle arrivait sur le pont, on lui braquait systématiquement une lampe en pleine figure et un allemand hurlait : « *Ausweis* ». Et tous les soirs elle tremblait, parce que c'était plus fort qu'elle. Les conditions étaient vraiment difficiles.

Il y avait aussi la peur de cohabiter avec les Allemands. En effet les Allemands vont réquisitionner les maisons, les grandes maisons, les chambres. Ce qui implique énormément de contraintes. Il faut se taire, c'est aussi la promiscuité. Une femme, qui a aujourd'hui 70 ans, et qui était adolescente à cette époque, m'a dit qu'une partie de sa maison avait été réquisitionnée. C'était une grande maison à plusieurs étages, et les allemands occupaient le deuxième étage. Mais la salle de bains se trouvait à l'étage. Alors sa mère a décidé pour ses filles : « *Désormais, vous vous laverez dans la cuisine. Il est hors de question d'aller à l'étage pour se laver* ». Donc voilà des petites choses, mais qui perturbent la vie quotidienne. De plus, il faut affronter le regard des autres, certaines personnes ont dit en avoir souffert. C'est la jalousie. « *Eh bien, vous au moins ne manquez pas de nourriture ! C'est normal. Les Allemands sont là, donc ils amènent de la nourriture* ». Et tout ça est plein de sous-entendus. C'est aussi la suspicion. « *Vous acceptez de les héberger. Alors...vous êtes pro-allemand* ». Ce sont des choses extrêmement difficiles à vivre. C'est pourquoi beaucoup essayent d'éviter la cohabitation. Mais comment ?

Une femme du nord des Deux Sèvres ou de Vendée, m'a raconté une anecdote qui mérite d'être relatée. Elle a appris que les Allemands allaient réquisitionner des maisons. Elle vivait seule dans une grande maison de maître et elle n'avait absolument pas envie d'héberger des Allemands. Alors, comment faire ? Le jour où les Allemands frappent à sa porte, elle les reçoit en toussant, toussant, toussant et elle crache dans une écuelle qui est posée à côté de la porte et qui est déjà pleine de blanc (c'est du blanc d'œuf). Elle crache là dedans. Les Allemands voient ça, dans leur langue à eux disent « *oh, là là tuberculeuse, fuyons* ». Ainsi, pendant toute la guerre, elle a eu une paix royale. D'autres personnes ont essayé d'autres expédients. Une femme de Saint Julien l'Ars a mis sur sa porte « *Attention, Gale !* ». Or les Allemand étaient très

attentifs à ce genre de choses, ne souhaitaient pas attraper la gale, ils sont donc partis. Malheureusement, ils ont fait une deuxième tournée de réquisition. L'idée du panneau mentionnant la gale ayant été reprise par plusieurs personnes, ils ont jeté les panneaux et ont réquisitionné toutes les maisons qui les intéressaient.

Un jeune instituteur, frais émoulu de l'école normale est nommé à Pamproux. Il rejoint son poste par le car. Là, une femme se jette littéralement sur lui et lui dit : *« j'ai une chambre, je vous loge, je vous fais la cuisine, le ménage aussi. Le loyer est très modeste. »* Lui est un peu méfiant, mais jeune instituteur fauché, il accepte. Il se rend compte alors que cette femme dispose de deux chambres : l'une est déjà réquisitionnée par un Allemand. Comme elle n'en voulait surtout pas un second, elle a offert la chambre restante au nouvel instituteur.

Pendant la guerre, certaines femmes ont peur d'afficher des sentiments pro-allemands. Jacqueline raconte qu'à Poitiers, chaque jour vers 17 h-17 h 30, a lieu la lecture des informations sur la Place d'Armes. Stoïquement, il faut accepter les informations et les désinformations, c'est dur à vivre. Et puis il y a la terreur, quand on doit passer devant une Kommandantur, dans la rue des Ecossais à Poitiers où se tenait la Gestapo. En face le marchand de lait tient boutique. Les femmes n'ont pas le choix, elles doivent y aller et entendent les cris mais ne doivent rien manifester sous peine d'être arrêtées et de faire arrêter toute leur famille. La terreur morale existait à cette époque.

Une femme, qui habitait en face la prison de la Pierre Levée, m'a dit avoir vu des choses horribles. Cela l'a tellement marquée qu'elle en fait encore des cauchemars. Elle a vu arriver un camion allemand. Des hommes ont sorti à coups de pied un jeune et l'ont lancé contre la porte en fer de la prison. Sa tête a éclaté.

Les femmes face au rationnement

L'occupation, c'est aussi pour les femmes le rationnement. Les plus anciens parmi vous s'en rappellent. La population était classée en fonction de l'âge. Le rationnement était très strict et, contrairement à ce que pensent beaucoup de jeunes, il a été imposé non par les Allemands mais par les Français. Dès le 3 avril 1940, la population est recensée et reçoit ensuite des tickets qui lui donneront droit à de la nourriture chez tel commerçant, impossible de changer. Très vite des problèmes se posent, on manque de marchandises, et ce sont des queues interminables pour s'approvisionner. Une femme de La Rochelle raconte une anecdote amusante et triste à la fois. Un jour elle faisait la queue pour acheter un lapin, et quand elle est arrivée près du marchand, il ne restait plus qu'une bête. La femme qui la suivait s'est emparée de la tête, elle a saisi la patte. Cette dernière a cédé et l'autre femme a emporté le lapin. La Rochelaise avait fait deux heures de queue en vain.

Les prix augmentaient de façon épouvantable. Le pain a pris 64 %, les pâtes plus de 100%, le poulet plus de 200 %. Je vous parle là des prix officiels et non du marché noir. L'approvisionnement pendant la guerre, c'est aussi des choix très limités. Ma tante qui habitait Poitiers et avait quelqu'un dans les chemins de fer avait de la nourriture. Elle m'a dit : *« le choix c'était simple au début de la guerre, une salade de pomme de terre, puis de la purée de pomme de terre, enfin un gâteau de pommes de terre. Et j'avais de la chance ! »* Beaucoup se contentaient de topinambours, de rutabagas, de panais, c'est tout ce qu'elles trouvaient. Pas ou peu de viande, 200g par semaine. Si vous faites vos courses dans un supermarché, vous pouvez lire sur l'étiquette le poids d'un beefsteak, souvent près de 200 g. On ne gaspille pas, si on fait

cuire de la viande à midi, on garde la graisse pour y faire revenir les légumes du soir. Rien ne se perd pendant la guerre. Et puis bien sûr, il y a les ersatz, les succédanés : la saccharine, la végétaline, l'huile d'oeillette, les glands et l'orge (ces derniers tenant lieu de café). On était obligé de manger du pain noir avec de la paille dedans, pain qui n'était pas du jour. Les boulangers avaient reçu l'ordre de ne pas vendre le pain du jour car on mange moins de pain rassis. Il existait une grande différence entre les gens de la ville et ceux de la campagne. A la ville, comme m'ont dit certaines, « *on crevait de faim* ». A la campagne, on avait plus, mais j'estime qu'il faut distinguer deux catégories de population : les gens propriétaires de leur ferme et les journaliers. J'ai interrogé ces derniers. Les femmes travaillaient lundi, mardi, mercredi, elles étaient payées en nourriture, mais il fallait aussi manger le reste de la semaine, et parfois elles n'avaient plus de travail. Donc, les journalières, à la campagne, ont parfois crevé de faim comme les citadins.

A-t-on mangé des rats ? Non. L'infirmière dont je vous ai parlé en a mangé, elle avait fait un pari avec ses voisins. Par contre, je vous ai dit que j'avais étudié les femmes de l'Ouest. Celles de Saint-Nazaire, de la poche de Brest, de Lorient ont mangé du rat, il n'y avait rien d'autre. Les femmes ne manquent pas d'humour et beaucoup m'ont dit : « On avait la ligne à l'époque ! » Quand on suit un régime, on a droit quotidiennement à 1500 calories. Pendant la guerre, on disposait de 1200 calories et aujourd'hui nous consommons 2000 calories. La différence est grande.

L'occupation, c'est aussi maintenir le contact avec le mari absent. Comment le faire ? Par des lettres qui donnent des nouvelles de soi, des enfants, de la fabrique, de la terre... On se garde de parler ses choses qui pourraient causer des ennuis. On envoie des colis qui sont pesés. Une femme qui habite Châtelierault maintenant m'a dit : « *Mon mari m'a demandé*

une paire de chaussures. Dans un colis mensuel, je lui ai envoyé une chaussure. Le mois suivant j'ai mis l'autre chaussure car les deux ensembles dépassaient le poids autorisé ». Que mettait-on dans les colis ? De la nourriture dans des bocaux, du chocolat, des cigarettes. Généralement les colis arrivaient et étaient distribués. J'ai vu beaucoup de lettres de soldats qui avaient été faits prisonniers. Ils écrivent : *« J'ai bien reçu ton colis, il manquait les cigarettes et le chocolat »*. Ce sont les choses qui disparaissaient le plus.

Je vous parlais de l'absence de solidarité de certains, il y a pire : les fausses nouvelles. Certains, dans la Vienne disent : *« Je rentre de tel camp, j'ai des nouvelles de telle et telle personne, votre mari va bien »*. Et c'est faux ! Ils se procurent des listes de femmes dont les maris sont retenus prisonniers, ils peuvent savoir où ils sont et moyennant finance, ils donnent de fausses nouvelles. Parfois même, ils proposent à la femme ou la mère de faire évader leur mari ou leur enfant. Evidemment les femmes ou les mères paient mais c'est une arnaque. On voit de tout pendant la guerre.

L'occupation, c'est vivre sous les bombardements, le 11 juin, le 10 août 1944 à Châtellerauld, le 13 juin à Poitiers, au dessus de la gare. Des dizaines de personnes sont tuées, des enfants, parfois des familles entières disparaissent. On n'a jamais su combien de morts le bombardement de la gare de Poitiers a provoqué. Un train de réfugiés a été touché, on ignorait combien de personnes il contenait. Les bombardements étaient parfois très ciblés, comme celui de la caserne Abboville à Poitiers. Grâce aux renseignements des réseaux de résistance, elle seule a été touchée. On ne saura jamais combien y ont laissé la vie. Non seulement il y avait des Allemands, mais des Hindous, des Turcs, à l'intérieur. Les bombardements le long des voies ferrées touchaient parfois le logement d'une gardienne et tuait ses enfants. Cela on l'oublie souvent.

La voie de la collaboration

Malgré cette vie terrible que les Allemands font subir aux femmes, certaines choisissent la voie de la collaboration. Dans la Vienne, il y a celles qui travaillent pour les Allemands, je ne parle pas des femmes de ménage, de celles qui travaillent dans les restaurants ou les cantines (il s'agit là d'un travail comme un autre), mais de celles qui s'engagent volontairement dans un service de propagande par exemple. A l'entrée des cinémas (ils fonctionnent pendant toute la guerre, même si les heures sont décalées), des femmes distribuaient des prospectus. Elles étaient acquises à la cause allemande et les prospectus vantaient le STO (Service du Travail Obligatoire).

Des femmes de la collaboration partent volontairement travailler en Allemagne. Il peut arriver que certaines aient une idée derrière la tête. C'est le cas d'une femme qui s'est engagée volontairement dans le STO pour rejoindre son frère prisonnier. En arrivant là-bas, elle s'est arrangée pour le faire évader. A son retour, on lui a fait un procès, on l'a accusée d'avoir travaillé pour les Allemands alors qu'elle a fait évader son frère et quelques uns de ses amis.

Des femmes participaient en temps qu'interprètes au côté de la feld-gendarmerie, assistaient aux tortures. C'est de la collaboration. Il y a également ce que nous, historiens, appelons la collaboration horizontale, quand une femme a une relation suivie avec un Allemand. J'ai retrouvé des femmes dans cette situation. Toutes m'ont dit l'avoir fait soit car elles n'avaient pas d'autre solution, soit car elles étaient tombées amoureuses de cet Allemand. J'ai interrogé plusieurs femmes qui ont participé à la Résistance et je leur ai demandé ce qu'elles pensaient du fait que ces femmes-là ont été tondues, y compris devant leurs enfants, à la fin de la guerre. Toutes m'ont répondu : *« aujourd'hui, on s'opposerait à cette*

humiliation, à cette dégradation de la femme sur la place publique ». Mais c'était un exutoire, il fallait sans doute en passer par là.

Ces femmes qui ont collaboré par amour, j'en ai rencontré une qui vit aujourd'hui au bord de la mer. Elle m'a dit être tout simplement tombée amoureuse d'un Allemand et que jamais personne de sa famille ne l'a su (elle n'a pas été tondu). Elle est tombée enceinte, l'Allemand a été muté ailleurs, il n'est jamais revenu. Elle a fait passer le bébé. Ensuite, elle a retrouvé celui qu'elle devait épouser avant la guerre et elle m'a dit : « *Vous voyez, il y a peut-être une justice. Toute ma vie j'ai regretté ce geste et jamais par la suite je n'ai pu avoir d'enfant à cause de cet avortement mal fait* ». Une vie gâchée...j'ai rencontré une autre femme ayant eu une relation avec un Allemand. Son mari est revenu du stalag, il a repris la vie commune avec elle, il lui a pardonné. Mais dans le village où elle habite, personne n'a pardonné. Aujourd'hui encore, elle évite d'aller faire ses courses au bourg. On ne la salue pas, on ne lui tient pas la porte. Longtemps après, ce n'est pas facile.

Une autre forme de collaboration, c'est la dénonciation. Les femmes (cela ne va pas vous faire plaisir mesdames) ont beaucoup plus dénoncé que les hommes. Les lettres de dénonciation, majoritairement, sont écrites par des femmes. Qui dénonce ? Pourquoi dénoncent-elles ?

Ce sont des femmes comme vous et moi, elles ne sont pas engagées dans la Résistance. Elles sont jalouses d'un voisin, de la réussite du fils d'un ami et elles vont dénoncer. Par exemple, une cultivatrice de Saint-Sauvant, pour un problème de bornage, dénonce le fils de son voisin réfractaire au STO. Le petit jeune est emmené, il ne reviendra jamais. Une femme qui tient un café dénonce un jeune résistant car il a fait un peu de bazar dans son établissement. Une autre femme n'aime plus son mari et décide de le dénoncer. Il était chef d'un

réseau de Résistance, tout le réseau va tomber. Très peu reviendront. Une simple injure et tout peut basculer. Une femme a eu le malheur de dire à un de ses collègues : « *celles-là ont des rapports avec les Allemands* ». Les femmes en question la dénoncent, elle n'est jamais revenue.

A l'époque, il ne faisait pas toujours bon d'être institutrice. Une mère d'élève a trouvé que l'enseignante ne faisait pas bien son travail, elle la dénonce comme résistante. La jeune femme n'avait jamais fait de résistance, elle disparaît elle aussi. J'ai trouvé pire : une mère a dénoncé son propre fils pour des questions d'héritage. Bien sûr les femmes, et les hommes également, dénoncent les Juifs. Ces derniers sont très peu nombreux en Poitou avant la guerre : quelques dizaines, essentiellement dans les villes. Il n'existait aucun problème relationnel avec le reste de la population. Les problèmes arrivent en même temps que les réfugiés venant de l'Est de la France ou de l'Europe de l'Est. Les Juifs de l'Europe de l'Est ne parlent pas français, on se méfie d'eux. Selon Paul Lévy, ils sont 836 en octobre 1940. Une femme formidable entend parler des rafles qui auront lieu en 1942. Mme Caillaux, il s'agit d'elle, travaille à la Préfecture et dispose de renseignements. A vélo, elle parcourt la ville de Poitiers, aidée par le professeur Latreille. Tous deux téléphonent à tous les Juifs réfugiés un peu partout, il y en avait vers Colombiers notamment, et leur disent : « *Partez sinon vous risquez votre vie* ». Beaucoup ne vont pas les croire. Le lendemain, ce sont les rafles de juillet 1942. Comment ont été perçues ces rafles ? Beaucoup de femmes interrogées m'ont dit : « *Avec une parfaite indifférence* ». J'ai été surprise et choquée. Une m'a dit : « *J'habitais à côté du camp de la route de Limoges à Poitiers, je trouvais ça très triste, mais c'est tout* ». Je me suis alors plongée dans les documents d'époque. Le préfet écrivait : « *La population est indignée de voir les familles dispersées et les mères séparées de leurs enfants* ». Ce n'est

pas le fait que les Juifs aient été raflés qui posait problème, mais le fait que les familles soient séparées.

Les femmes qui résistent

J'en arrive à la dernière partie : les femmes qui résistent. Contrairement à ce qui a pu être dit dans les livres, les femmes ont beaucoup participé à la Résistance. Leur rôle a été capital.

Hôtesse

Certaines ont été hôtesse, elles ont accueilli des résistants. C'est le cas de Mme Berthier qui a hébergé Paul Tanguy, à Quinçay (personnage connu pour le rôle qu'il a joué à Paris). Elles sont les hôtesse des aviateurs anglais qui se crashent. Rien ne les préparait à cela. Quand un d'entre eux tombait du ciel et frappait à leur porte, elles ne réfléchissaient pas, elles accueillait l'Anglais ou l'Américain parachutiste avec les moyens du bord. L'une d'elles accueille un parachutiste dans son grenier, une voisine la prévient que les Allemands sont entrain de fouiller partout. Elle élevait des cochons, elle a l'idée de cacher l'Anglais dans le toit et de faire rentrer la mère truie et ses petits. Une truie qui protège ses petits, ce n'est pas fin. Les Allemands ne sont pas allés voir dans le toit. Je tiens à rendre hommage aux tenanciers de café. Ils ont souvent accueilli des résistants. Les cafés servaient de base arrière. C'est le cas de Mme Antigny à Saint-Savin, Mme Troubat à Buxerolles qui, elle, a été arrêtée et déportée par la suite. Les passeuse de ligne constituent une des particularités de la Vienne et de tous les endroits traversés par la ligne de démarcation.

Pendant toute la guerre, les postière de Lavoux passaient le courrier au nez et à la barbe des Allemands. Mme Vachon, à Bonnes, passait du courrier et des résistants. A Dienné,

Madeleine Touchard passait du courrier de façon originale. Les parents de Marie Goupil habitaient de l'autre côté de la ligne et elle à Poitiers. Régulièrement elle allait passer le week end chez eux en emmenant son linge sale. Elle disait en passant la ligne : « *Je vais laver mon linge chez mes parents* ». Parmi ce linge sale, elle emmenait des serviettes hygiéniques tachées de sang (de poulet) et à l'intérieur elle avait glissé des messages. Elle revenait avec encore des serviettes souillées contenant d'autres messages. Les Allemands fouillaient le linge sale ou propre, mais ne touchaient pas au linge des femmes. D'autres femmes décousaient une partie de vêtement et y glissaient un message. Il suffisait de recoudre et le tour était joué

Agents de liaison

Des femmes ont servi d'agent de liaison, d'autres donnaient des renseignements. Edith Augustin a fait partie du réseau Alliance, le seul en France à être dirigé par une femme, Madeleine Fourcade. Elle mettait sa boutique de modiste au service de la résistance. Elle a été arrêtée en décembre 1943, est restée deux mois à la Pierre Levée, a été torturée, déportée, est morte au Strutof. D'autres ont pratiqué la résistance intellectuelle, c'est le cas d'Irma Jouenne, institutrice à Saint-Benoît. Elle habitait le logement de l'école, les Allemands une autre partie du bâtiment. Tous les matins, ils levaient le drapeau à la croix gammée. A ce moment même, elle faisait rentrer ses élèves au lieu de les mettre au garde à vous. Elle a été arrêtée, déportée pour d'autres raisons (elle avait hébergé des Juifs). Cacher des Juifs, comme les Mathias à Sillars, les religieuses de la Puye, c'était risquer la mort.

A la Manufacture d'Armes

Autre forme de résistance encore, celle des femmes de Châtellerault : Léone Jamain, Eliane Laperle et Renée Moreau ici présente. Pour moi c'est très gênant de parler devant Renée. Toutes les trois travaillaient à la Manu, dans l'atelier 29. Elles sont à l'origine de la grève de la Manufacture en 1942. Léone et Eliane ont pris la décision d'arrêter les machines. Elles ont été déportées. Leur fait de résistance ne s'arrête pas là, mais c'est ce que l'histoire retiendra. Elles ont tapé des tracts, entré et sorti de la Manu des armes, que des ouvriers réparaient. Quand je parle de cela à des résistantes qui ont posé des bombes, elles trouvent que c'est remarquable. Tout ça, ce sont des faits de résistance dont Renée nous parlera plus longuement. Ce sont les femmes de Châtellerault qui marqueront le plus la Résistance dans la Vienne, avec Edith Augustin. Les livres parus jusqu'ici oublient souvent les femmes de la Manufacture. Je veux vraiment leur rendre hommage. Je veux demander à la région Poitou-Charentes de faire quelque chose pour elles qui ont œuvré pour nous débarrasser des Allemands. J'ignore quelle forme cela peut prendre : mémorial, livre..., un hommage qui reste. Parmi les femmes que j'ai côtoyées pendant 5 ans, beaucoup ont disparu. Il faut laisser une trace de leur résistance pour plus tard.

Je conclurai par une phrase de Lucien Sommen, Mosellan résistant, un des fondateurs du réseau Eleutère, qui est retourné mourir dans sa Moselle natale l'an passé, à propos des femmes du Poitou :

« Ces femmes admirables qui n'ont pas démissionné devant le malheur et qui ont porté l'espoir de la Renaissance française. »

Avec son accord, je dédie cette phrase à Renée Moreau, Eliane Laperle, Léone Jamain et toutes les résistantes.

Questions à l'issue de la conférence.

1. Comment avez-vous mené l'enquête ? (M.Cl. Albert)
Tout est parti d'une conférence, au foyer René Crozet, à Poitiers, sur les femmes du Poitou au Moyen Age. La directrice m'a appelé suite à cette conférence et m'a dit : « *Elles ont adoré votre conférence, pourriez-vous revenir tous les mois ?* ». J'ai accepté la proposition, mais j'ai eu peur de les lasser. J'ai pensé qu'il serait plus intéressant de créer un atelier mémoire. J'e l'ai proposé aux femmes du foyer (très peu d'hommes), elles ont été d'accord pour parler de la seconde guerre mondiale. Au début, je leur rendais visite une fois tous les quinze jours, puis toutes les semaines.

Je les ai enregistrées. L'une parlait, l'autre la contredisait, ajoutait quelque chose. C'était une aventure passionnante. J'ai alors demandé si elles acceptaient que je publie un livre sur les femmes pendant la guerre. Elles m'ont répondu que, mise à part l'une d'elles qui avait fait de la résistance, elles étaient des femmes ordinaires. Je leur ai dit : « *c'est justement cela qui est intéressant, parler des femmes ordinaires qui ont vécu la guerre, élevé leurs enfants...* ».

J'ai alors continué l'enquête, en m'adressant à des organisations d'Anciens Combattants, par le bouche à oreille. J'ai rencontré beaucoup de femmes, dont les Châtelleraudaises Renée Moreau et Léone Jamain. J'ai récolté beaucoup de renseignements.

Je vais souvent dans les salons de livres où je dédicace mes ouvrages. Trois à quatre cents personnes sont venues s'asseoir près de moi, m'ont raconté leur vécu et m'ont demandé de le transcrire. J'ai eu l'idée d'écrire un deuxième tome avec ces témoignages, et j'ai eu envie d'élargir l'espace des enquêtes. Comme je suis née à Brest, j'ai eu envie de voir comment les femmes de

Bretagne avaient réagi pendant la guerre. Ce livre parle donc des femmes du Poitou et de celles de Bretagne. J'ai consulté l'association des Résistants, la revue « Ami, entends-tu » de Bretagne, j'ai travaillé par sauts de puce tout simplement. Ceci m'a permis de recueillir des témoignages divers, variés, pas figés dans un petit coin de population, dans une catégorie sociale.

2. Question du public, concernant les messages transportés, les fouilles à la ligne de démarcation.

Parfois on est surpris de la naïveté de certains Allemands : Léone a raconté cela, Jeanne Le Goëc aussi. Cette dernière traversait la ligne de démarcation avec des messages dans sa selle de vélo. Elle a été arrêtée, fouillée, ils n'ont rien trouvé. Une autre femme cachait des objets dans le fond d'un pot à lait. Le pot vide soulevé a fait du bruit, ils n'ont rien soupçonné.

3. A-t-il été facile d'interroger les femmes qui ont collaboré ? (P. Borderieux)

Parmi ces femmes, je n'ai interrogé que celles qui m'ont contactée. J'ai eu accès à des archives départementales, je connais, dans la Vienne, des femmes qui ont collaboré. J'estime que ce n'est pas mon devoir de sonner à leur porte. Celles que j'ai interviewées étaient d'accord, je n'ai jamais provoqué ces rencontres. Peut-être avaient-elles besoin de se soulager, éprouvaient-elles la nécessité de se justifier. Elles m'ont dit avoir fait cela par nécessité ou par amour.

Dans mes ouvrages, les femmes qui ont résisté sont signalées avec leur nom et prénom, celles qui ont collaboré le sont avec une initiale, mais jamais celle de leur nom ou prénom, par égard pour celles qui sont encore vivantes ou pour leurs descendants.

4. Intervention de M.Cl. Albert :

Vous connaissez certainement ce documentaire télévisé, témoignage poignant : « Enfant de boche », réalisé sur les conseils scientifiques de Fabrice Virgili un spécialiste de la question (auteur de *La France « virile », Des femmes tondues à la libération*, Paris, Payot, 2000). Maintenant les historiens ont accès aux archives de l'épuration. Ils ont un devoir de réserve. Il ne faut pas gommer une partie peu glorieuse de l'histoire, comme la collaboration. Cette histoire s'écrit en ce moment, avec beaucoup de réserve. Isabelle Soulard approuve cette remarque.

5. Intervention de Renée Moreau.

Je remercie Mme Soulard pour ce long travail de cinq ans. Cela nous permet de nous rendre compte de la vie de ces femmes, du travail qu'elles ont réalisé, les grands risques qu'ont pris les résistantes. Nous étions quatre jeunes filles à la Manufacture, chacune avait vingt ans à peine. Quand les Allemands ont envahi la ville et volé tout ce qu'ils pouvaient emmener en Allemagne, nous ne pouvions supporter cela, par esprit patriotique. Toutes les quatre, et Mme Muller qui ne travaillait pas à la Manu, mais était résistante, nous avons été déportées en même temps. Une chance, nous sommes toutes revenues de Ravensbrück. Nous ne sommes plus que deux maintenant, malheureusement, et la deuxième ne peut plus parler. Avec mon ami Jamain et d'autres, nous allons dans les lycées et collèges porter notre témoignage. Les jeunes d'aujourd'hui se montrent très intéressés, veulent savoir ce qui s'est passé, comment nous avons résisté et pourquoi il faut combattre le nazisme, être toujours vigilant.

6. Isabelle Soulard ajoute : Léone et Renée sont revenues grâce à la solidarité sans faille qui existait entre elles et à leur moral d'acier. Une personne seule n'avait aucune chance. Renée continue de garder ce moral. Elle vient de m'offrir : « *La répression dans la Vienne 1940-1944* », édité par l'A.D.I.R.P (association départementale des internés, résistants, patriotes de la Vienne). On le trouve à l'association, 11 rue du Cognet, à Châtellerault, à Poitiers aussi. On y voit tous les résistants qui ont œuvré pour notre liberté.

Marie-Claude Albert : « *Le témoignage de Renée nous offre la plus belle conclusion à cette conférence* ».

Isabelle SOULARD